

Malgré les apparences, *Jennie* est une œuvre de fiction. Cependant, ce n'est pas un livre de *science-fiction*. Les expériences scientifiques sur le comportement relatées ici ont réellement eu lieu, en diverses circonstances, avec les résultats rapportés dans ce livre.

Ma toute première source d'informations fut les mémoires parus à titre posthume du Pr Hugo Archibald, conservateur du département d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle de Boston et directeur adjoint du département de zoologie à l'université de Harvard. Je n'ai pu m'entretenir avec lui. Il est mort tragiquement en 1991, à peine trois semaines avant notre premier rendez-vous prévu pour une série d'interviews.

Les extraits de *Souvenirs d'une vie* d'Hugo Archibald ont été complétés par des interviews de ses collègues et des membres de sa famille. À plusieurs reprises, les personnes que j'ai interrogées se sont contredites. Le lecteur devra donc se forger sa propre opinion.



# 1

[Extraits de *Souvenirs d'une vie*, du Pr Hugo Archibald, PhD, DSc, FRS<sup>1</sup>, publiés par Harvard University Press. Copyright 1989. Avec l'autorisation du président et de l'amicale de l'université de Harvard.]

*Cameroun, le 15 avril 1965.*

Je ne suis pas près d'oublier le jour où les deux Makéré ont apporté le chimpanzé dans le campement. L'animal était jeté sur l'épaule de l'un des hommes et un petit filet de sang dégoulinait le long de son dos – un sang noir luisant sur sa peau d'ébène. J'observais le chasseur à travers le rabat entrouvert de ma tente. Il s'arrêta au milieu de la petite clairière et laissa tomber son fardeau sur la terre battue – l'animal roula au sol et s'immobilisa bras en croix. Son compagnon se tenait près de lui. Tous deux avaient les pieds et les jambes blancs de poussière jusqu'aux genoux. L'homme se redressa et claqua des mains, deux coups secs, pour annoncer leur arrivée. J'attendis. Les deux hommes savaient que je me trouvais sous la tente, mais si je sortais trop vite, le marchandage serait plus difficile. J'entendis bientôt Kwele qui apostrophait les visiteurs.

---

<sup>1</sup> Philosophiæ Doctor, Doctor of Science, Fellow of the Royal Society. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Kwele était un excellent négociateur. Il avait élaboré une tactique subtile pour mettre un frein aux velléités du vendeur.

Bien entendu, j'étais très excité à l'idée d'acquérir le crâne d'un chimpanzé femelle. Quelques assistants du camp avaient abandonné leur travail et venaient assister à la scène, avec une expression mi-figue, mi-raisin, empreints du vague espoir qu'un incident inattendu puisse se produire. Les deux hommes étaient toujours debout derrière l'animal, butés et silencieux.

Je souris et claquai doucement des mains, comme le voulait la coutume.

— Salut à vous, chasseurs, dis-je.

— Salut à toi, Massa, répondirent-ils ensemble.

Ils étaient minces, et arboraient sur le ventre et la poitrine des tatouages aux arabesques délicates. L'un d'eux portait en bandoulière un petit arc et un carquois de flèches.

L'animal était une femelle *Pan troglodytes*, un chimpanzé des plaines, visiblement en fin de grossesse.

— Vous avez des flèches empoisonnées? demandai-je aux deux hommes.

Je m'agenouillai près de l'animal et regardai son visage. Ses yeux à moitié ouverts s'élargirent brusquement. Une décharge d'adrénaline me traversa le corps : un chimpanzé pouvait vous briser un bras d'un coup de dents.

— Quoi! Elle est encore vivante! s'écria Kwele d'un ton accusateur, enchanté de découvrir un autre défaut à la marchandise.

— Poison dans son corps, déclara l'un des hommes d'un ton impassible. Elle va mourir bientôt.

Puis il ajouta d'un ton sans appel :

— Massa doit payer 25 shillings.

— Et quoi encore! cria Kwele.

— Elle va mourir bientôt, répéta l'homme d'un air serein, connaissant, tout comme moi, l'efficacité de son poison.

La femelle agonisante me fixait de ses yeux noirs et ronds et un gargouillis sortit de sa gorge. Elle ouvrit la bouche, exhibant une rangée de dents abîmées et cariées. Les poils entourant son museau étaient gris, et l'une de ses oreilles était en lambeaux – relique d'une vieille blessure. C'était un spécimen âgé. Il était moins triste de mourir vieux après une vie bien remplie, songeai-je. Et de toute façon, que je l'achète ou pas, ils l'auraient tuée pour la manger.

— Va chercher mon revolver, lançai-je à Kwele.

Il disparut dans la tente et revint avec mon Ruger 22 magnum dans son étui. Je vérifiai le contenu du barillet et dirigeai le canon vers le cœur de l'animal. En tirant dans la tête, j'aurais détruit la pièce fondamentale de mes recherches taxonomiques : le crâne.

Mais soudain, le corps du singe fut traversé de soubresauts. Je reculai, pensant que l'animal revenait peut-être à la vie, mais je compris qu'il se passait tout autre chose. Elle était en train de mettre bas!

— Couchez-la sur le dos! hurlai-je.

Un murmure d'excitation traversa l'assistance. La scène prenait une tournure bien plus intéressante que ces marchandages habituels autour de la dépouille d'un singe. La femelle fut prise de convulsions, et une tête blanchâtre entourée de fins poils noirs apparut bientôt. En une seconde, ce fut terminé. Le nouveau-né gisait sur le côté dans la poussière, tandis que le placenta finissait de sortir de la mère. Elle continuait à nous fixer de ses yeux grands ouverts.

J'entendis alors une petite plainte. Un cri ténu de singe.

— Il est vivant, annonçai-je. Kwele, va chercher une bassine d'eau! Toi, chasseur, arrière!

La foule se pressa autour de moi et je crus un instant que le bébé allait être piétiné.

— En arrière! Tous! criai-je.

Je ramassai le petit. Ne sachant trop que faire, je me mis à lui tapoter doucement le dos, en me sentant assez

ridicule. La petite chose entre mes mains se débattait en poussant des cris plaintifs. Je réclamai une machette ; on m'en fourra une en toute hâte dans les mains. Quand je coupai le cordon ombilical, un grand « hourra » monta de la foule.

— Aide-moi, lançai-je à Kwele qui était revenu avec une bassine débordante d'eau. Il faut le laver. Et vous tous, reculez ! Arrêtez de pousser, nom de nom ! Et retournez au travail !

La foule recula d'un pas, dans une jolie pagaille. Mais personne ne repartit travailler.

Nous lavâmes le petit tant bien que mal, et Kwele le prit dans ses bras tandis que je le séchais avec précaution. Le bébé chimpanzé avait une face toute blanche et de fins poils noirs couvraient son corps. C'était une femelle. Ses poils étaient très longs et bouffaient sur son corps au fur et à mesure du séchage. Quand ce fut fini, je l'enveloppai dans la serviette et me mis à la bercer. Son visage était incroyablement petit et tout fripé avec de grands yeux tout ronds ; elle avait une expression à la fois grave et douloureuse, comme si elle connaissait déjà tous les maux de notre monde. Ce qui était pour le moins curieux, puisque la seule chose qu'elle avait pu voir jusqu'à présent, c'était mon visage barbu penché au-dessus d'elle. Elle poussa encore un petit cri, à peine audible, et ses yeux s'écarquillèrent, se rivèrent aux miens. Elle leva alors un bras tremblotant, à peine plus gros qu'une brindille, terminé par une petite main aux doigts très écartés et me toucha le menton. Ce petit geste me fit fondre sur place ; j'étais conquis, pour la vie.

On m'a souvent demandé pourquoi je m'étais tellement attaché à cet animal. Je n'ai qu'une réponse à donner : si vous aviez été là, si vous aviez vu cette petite chose avec son gros ventre et ses yeux ronds et étonnés regardant le monde pour la première fois, si vous aviez entendu sa petite voix plaintive, vous n'auriez pas moins été ému que moi. Peut-être un tel accès de sensiblerie peut-il paraître

déplacé de la part d'un scientifique dont le métier était de collecter des cadavres de chimpanzés pour étudier leurs squelettes. Au fond, je ne peux justifier ma réaction, si ce n'est en rappelant que les scientifiques sont d'abord des hommes. Aucun être humain n'aurait pu résister au charme de ce petit animal, voilà tout.

En revenant à la réalité, j'entendis le bruit d'une dispute. Kwele, furieux et ruisselant de sueur, gesticulait devant les deux chasseurs, mais ces derniers ne lui accordaient pas un regard. C'était moi qu'ils fixaient des yeux. Les derniers événements les avaient visiblement encouragés à faire monter le prix.

— Et quoi encore! criait Kwele. Fichez le camp!

Il avançait vers les deux hommes en agitant les bras comme un grand busard, mais ceux-ci restèrent plantés là, impassibles. La femelle chimpanzé gisait à terre sur le dos, oubliée momentanément de tous, mais ses yeux étranges et terribles étaient toujours fixés sur moi et son bébé.

Je me souviendrai toute ma vie de l'expression de ce regard mourant. Ses yeux étaient comme deux gemmes ternies, sans couleur, sans lumière. Le poison de la flèche qui avait frappé l'animal était semblable, par son effet, au curare. C'était d'abord la paralysie, puis la mort. Ce n'était pas une mort paisible : on restait conscient et éveillé jusqu'à la fin. Les Africains nomment cette substance le *chupu*. Du fait de sa masse moléculaire élevée, cette macroglobuline ne peut franchir l'enveloppe du placenta, et c'est la raison pour laquelle le bébé avait été protégé de ses effets. En songeant à ces instants, avec vingt-cinq ans de recul, avec ce que je sais aujourd'hui et que j'ignorais alors, il me semble que le regard de cette mère avait quelque chose de prophétique – ce n'était pas le présent qu'elle voyait, mais le futur. Toute ma vie, je me demanderai ce que cette bête pouvait penser, alors qu'elle passait lentement de la vie à la mort, en voyant cet étrange primate, blanc et dépourvu de poils, bercer son bébé.

Certains trouveront peut-être de tels propos incongrus dans la bouche d'un scientifique. Mais si j'ai appris une seule chose au cours d'une vie consacrée à la science, c'est que le monde échappera toujours à l'entendement des êtres humains. Nous parviendrons peut-être à le connaître, mais jamais à le comprendre. Et la raison d'une telle impuissance, c'est l'évolution : voilà le mot-clé, la pierre d'achoppement contre laquelle bute tout notre système de pensée ; notre intelligence ne s'est pas développée pour nous faire comprendre le sens véritable des choses, mais seulement pour nous faire percevoir leurs mécanismes internes. Connaître le sens de la vie n'aide pas à survivre, donc l'évolution n'a pas cherché à combler cette lacune.

Je détournai la tête pour échapper à la pression de ce regard agonisant et me retrouvai face à Kwele.

— 50 shillings ! répétait-il. C'est du vol !

— Nous ne voulons pas de la femelle, dis-je. Kwele, tue cette bête et dis aux chasseurs de la prendre et de ficher le camp. Qu'ils repartent dans leur brousse. Et donne-leur leurs 50 shillings.

— *Ndefa mu!* Cinquante shillings ! Vingt-cinq de plus ! Mais Massa...

— Nom de Dieu, Kwele, tais-toi et donne-leur ce qu'ils veulent !

Je retournai alors dans ma tente avec le bébé chimpanzé dans les bras, et fermai le raba. J'entendis encore quelques cris, des éclats de voix. Il y eut soudain un grand silence, suivi d'un coup de feu cinglant, puis une nouvelle flambée de dispute. Enfin les voix s'éteignirent et le camp revint au calme.

Après les événements de cette matinée, mes excellentes relations avec Kwele avaient probablement subi d'irréparables dommages. Je lui avais fait perdre la face devant des étrangers, des hommes de la brousse sans aucun statut social. Je lui devais des excuses. J'ouvris le rabat de la tente et l'appelai.



Il arriva, après un intervalle de temps suffisant pour montrer son mécontentement, et resta dans l'ombre du rabat, le visage fermé d'une façon tout à fait inhabituelle chez lui.

— Kwele, je te dois des excuses, commençai-je.

Son visage prit un air chagrin.

— 50 shillings, dit-il. Nous aurions dû payer entre 5 et 10, Massa!

— Je sais, dis-je.

— Pourquoi ne pas avoir pris la femelle?

C'était effectivement une bêtise de ne pas avoir acheté la femelle chimpanzé. J'en avais besoin pour mes recherches, et les chimpanzés devenaient de plus en plus rares. Mais je n'arrivais pas à chasser son regard de mes pensées.

Il y eut un petit silence.

— Kwele, pourrais-tu m'apporter un peu de lait chaud, s'il te plaît?

L'Africain pivota sur ses pieds plats et frappa brutalement le rabat de la tente pour le soulever. À l'évidence, il était encore fâché. Il allait falloir que je trouve quelque chose pour me réconcilier avec lui.

Tandis que je m'asseyais devant mon bureau, le bébé chimpanzé ne cessait de me fixer de ses yeux bridés, en agitant ses petits bras. Elle fit «hou, hou, hou», et agrippa mon doigt de ses mains avec une force surprenante.

Je me sentis tout drôle, gagné soudain par une bouffée de sentiment paternel.

J'étais à la recherche de certaines espèces de pongidés – chimpanzés, bonobos (chimpanzés nains) et gorilles, pour être plus précis – afin d'étayer mes travaux au Muséum d'histoire naturelle de Boston visant à la reclassification des primates. Comme ces expéditions étaient extrêmement onéreuses, je collectais également certaines espèces de mammifères pour le département de mammalogie et divers lézards pour le département

d'herpétologie. En outre, mes collègues ornithologues m'avaient demandé de trouver une espèce rare de rapaces qu'ils brûlaient d'acquérir.

Durant les mois suivants, nous parcourûmes à pied l'immense jungle du Batuti en empruntant de grandes pistes forestières. Mes assistants me suivaient en portant sur la tête les ballots de matériel. C'était, à mon sens, une bien meilleure façon de voyager qu'avec des jeep, qui, dans les années 1960, étaient une vraie calamité ; elles tombaient en panne, s'enlisaient dans les marais, manquaient d'essence ; pneus et batteries disparaissaient mystérieusement, et les pièces détachées faisaient cruellement défaut. En outre, la démographie galopante de la région avait repoussé les derniers pongidés dans des forêts profondes qui étaient, de toute façon, inaccessibles en voiture.

L'annonce de mon arrivée semblait se propager à la vitesse de la lumière. À peine avions-nous installé le campement que les indigènes arrivaient avec des spécimens. Le gouvernement camerounais m'avait autorisé à prélever un certain quota d'individus pour chacune des espèces de primates. Les Africains chassaient la plupart de ces animaux pour se nourrir, et il était donc relativement facile – sans déroger à l'éthique – de se les procurer. Puisque les indigènes tuaient de toute façon ces bêtes pour leur consommation personnelle, je n'avais pas le sentiment que mes travaux participaient à la disparition de l'espèce. Tout ce dont j'avais besoin pour mes recherches, c'étaient le crâne, le bassin et la peau. Les indigènes pouvaient garder «la viande». Bien entendu, les intérêts de la science l'emportaient, chez moi, sur toute autre considération.

Je fis un grand périple dans la forêt de Batuti, avec l'intention de revenir à Lukemba juste avant la mousson. Une grosse maison de torchis de style colonial m'attendait là-bas ; je pourrais y préparer mes spécimens et renouer connaissance avec le Mololo de Lukemba. Le Mololo était le chef de la contrée – un homme charmant

et enjoué que j'avais connu comme étudiant dès mon premier voyage au Cameroun.

Le petit chimpanzé se moula dans cette nouvelle vie sans aucun problème. Lors de nos voyages, je le portais sur mon dos dans un harnais prêté par l'une des femmes du campement – un tissage de fines lianes, tapissé d'une herbe sèche et douce faisant office de couche. La bête semblait s'être prise d'affection pour mes cheveux car elle les agrippait à pleines mains avec une force surprenante, tout comme elle se serait accrochée à sa mère grim pant dans les arbres. Mis à part cette force étonnante dans ses doigts, elle restait un petit être fragile et sans défense, incapable de marcher.

Au début, sitôt que je m'éloignais, elle semblait terriblement perturbée. Elle agitait ses petits bras en poussant des «hou, hou, hou» de détresse avec un visage plissé de désespoir. Les bébés chimpanzés, pour survivre, doivent s'agripper solidement à leur mère, qu'elle saute de branche en branche ou qu'elle coure sur la terre ferme, et l'hérédité l'avait dotée d'une poigne extrêmement puissante. Mon cou et mes épaules étaient parsemés de petites contusions. Quand je la posais à terre, elle agitait les bras en tous sens pour trouver une prise, et parfois ses deux mains se rencontraient pour s'étreindre l'une l'autre fougueusement. Elle se mettait alors à gémir et à pousser des cris aigus, incapable de comprendre pourquoi elle serrait ses mains avec une telle force.

J'aimais la vie solitaire dans la forêt, l'odeur du bois d'*ika* se consumant, les bourdonnements et les craquements de ce ventre végétal autour de moi, grouillant de vie. J'aimais particulièrement la longue et douce lumière verte du crépuscule, avec son ciel d'orient virant à l'or au-dessus des hautes frondaisons. Ces soirs-là, je m'asseyais dans mon fauteuil de toile pour fumer ma pipe, avec le bébé niché dans l'échancrure de ma chemise, dormant paisiblement ou suçant et tripotant les poils de

ma poitrine. Je n'ai jamais été, je crois, aussi heureux que durant ces quatre mois dans la forêt de Batuti.

J'avais fait la paix avec Kwele. Je lui avais dit que le petit chimpanzé était d'une espèce extrêmement rare, pour laquelle 50 shillings étaient une somme ridicule. Les pauvres chasseurs avaient été royalement escroqués. Et c'était grâce à lui que j'avais pu en tirer un si bon prix. Je lui annonçai qu'il était crucial de garder en vie ce spécimen, et que je lui en confiais la responsabilité avec, ajoutai-je, une augmentation de salaire substantielle, eu égard à l'importance de sa nouvelle fonction.

Selon mon attente, Kwele sous-traita immédiatement sa nouvelle tâche à deux épouses du campement, leur octroyant une infime partie de son augmentation, et se mit à diriger les opérations avec l'autorité d'un chef de bataillon, en les menaçant de s'attirer les terribles foudres du Massa à la moindre négligence de leur part. Les deux femmes prirent le plus grand soin de la petite guenon, la traitèrent exactement comme un enfant, préparant son biberon et la nourrissant toutes les quatre heures. Et lorsque le bébé se mit à présenter des signes de faiblesse, elles en discutèrent et lui trouvèrent une nourrice – une femme dont l'enfant venait de mourir d'une diarrhée. Le chimpanzé sembla aussitôt recouvrer vigueur avec le lait humain; il était toutefois sidérant de voir ce petit animal, piaillant et trépignant, téter de toutes ses forces à ce sein et faire un vacarme de tous les diables dès qu'on faisait mine de l'arracher au téton.

Nous complétâmes bientôt la ration de lait humain avec du lait en poudre. Chaque matin, le chimpanzé vidait à grosses goulées un biberon sur mes genoux.

Durant notre périple dans la forêt du Batuti, la petite grandit très vite – plus vite, me semblait-il, que mon fils Sandy lorsqu'il était bébé. Sa peau restait blanche (ce qui est courant chez les chimpanzés des plaines), mais sa fourrure devint plus drue, plus fournie, et son visage prit des rondeurs de bambin. Ses yeux, d'un bleu pâle,

s'assombrirent jusqu'au bleu-noir. Elle apprit bientôt à saisir les objets, et, tout en suçant son biberon, elle agitait son autre main jusqu'à trouver un bouton ou un pli de ma chemise pour s'accrocher avec une force toujours aussi étonnante.

Elle fit ses premiers pas juste avant notre arrivée à Lukemba, à l'âge de quatre mois. La forêt commençait à s'assombrir l'après-midi, le ciel s'emplissait de nuages invisibles derrière les frondaisons. Parfois le vent agitait le faite des arbres, et un tonnerre assourdi traversait la forêt, apportant avec lui des bouffées de moiteur et d'ozone.

La petite guenon avait passé son temps à ramper sous mon bureau, en tapotant la poussière et en babillant à mi-voix. Je sentis soudain sa main sur la jambe de mon pantalon et baissai les yeux juste à temps pour la voir s'élançer à travers la pièce et faire quatre ou cinq pas branlants avant de retomber face contre terre. Cet exploit fut suivi aussitôt d'un concert de sifflements et de cris triomphants, tandis qu'elle bondissait sur place, agrippée au pied de la table.

La saison des pluies commença tôt cette année-là. De grosses gouttes se mirent à cliqueter sur les feuilles. Le bébé, qui détestait la pluie, poussa des cris mécontents, et le ciel vira tout à coup au noir. Nous arrivâmes à Lukemba sous des trombes d'eau tiède, pataugeant dans les rues boueuses et ruisselantes. De la fumée et des odeurs de cuisine s'échappaient des toits de chaume coniques. Un poulet trempé jusqu'aux os errait dans la boue, et une chèvre attachée à un piquet, le pis gonflé de lait, nous regarda d'un air triste.

Le silence fut de courte durée. Un flot d'enfants nus se déversa bientôt des cases, le ventre gonflé par la bouillie de manioc, les dents d'un blanc éclatant, et criant si fort qu'on pouvait voir leurs gorges roses. À mon grand étonnement, je vis que presque chaque enfant avait un

petit animal mort dans les mains : un crapaud, un rat, un oiseau, une salamandre, un gros scarabée, ou un criquet aux ailes déployées. Ils sautillaient autour de moi et s'agrippaient à ma chemise, m'agitant sous le nez leurs cadavres et réclamant des sommes exorbitantes. Kwele entra immédiatement en action, avec une ardeur peut-être un peu exagérée.

— Du vent!

Un groupe d'hommes s'était rassemblé sur la place du village – une mare de boue cernée de vieux arbres – et se tenait derrière un personnage de grande taille en robe de cérémonie blanche, la tête coiffée d'une calotte brodée, protégée de la pluie par une grappe de parapluies de paille. C'était le Mololo, le chef de Lukemba. Il m'adressa un sourire éclatant et me tendit une grande main mouillée, tandis que ses hommes accouraient pour m'abriter de l'averse, jouant des coudes et se chamaillant pour tenir les parapluies au-dessus de ma tête.

— Ça grande joie! dit le Mololo de sa voix chaude et vibrante. Grande joie pour nous tous. Bienvenue!

La foule répéta comme un écho :

— Bienvenue!

Il me prit le bras et m'entraîna vers une grande maison en bordure de la place.

Retrouver cette vieille maison coloniale me faisait chaud au cœur, avec son grand porche, son toit pointu et ses petites pièces bien aérées qui communiquaient toutes entre elles. Un gros bougainvillier s'enroulait le long des poteaux du porche, et dans la pièce principale trônait une énorme cheminée en pierre, souvenir de quelque fonctionnaire de l'administration coloniale de la fin du siècle.

Kwele resta devant la porte, brandissant son bâton pour repousser les enfants, tandis que le reste de l'équipe entra à la queue leu leu et empilait l'équipement et les spécimens au fond de la maison. Comme la plupart des squelettes n'étaient pas encore nettoyés, la maison s'emplit bientôt d'une odeur âcre de chair faisandée et de

relents de sueur – une odeur qui m’était devenue familière au fil des années.

Le Mololo s’assit face à la cheminée et avec sa palme m’indiqua la place que je devais prendre. Les officiels nous entouraient respectueusement, dégoulinant de pluie et entourés de vapeur. Une bouteille de gin de Bombay, sortie de quelque repli de tunique, fut posée bruyamment sur la table en rotin, avec deux gobelets.

— Nous boire! lança le Mololo en remplissant les verres avec précaution.

Le chimpanzé, délivré de son porte-bébé, me grimpa sur la tête et se laissa tomber sur mes genoux. Nous vidâmes nos verres d’un trait, comme le veut la coutume, et le Mololo les remplit à nouveau.

— Bienvenue, répéta-t-il, immédiatement suivi en écho par les hommes qui l’entouraient. Tu as trouvé de bons animaux?

— Oui, grand chef, dis-je. Beaucoup. C’était un bon voyage.

— C’est bien, c’est bien! Nous avons beaucoup de chasseurs ici. Nous t’attendions.

— Merci, grand chef.

Le Mololo m’avait été d’un précieux secours lors de mes précédentes expéditions, et avait demandé à ses hommes de ratisser la forêt pour m’aider à trouver des spécimens.

— C’est quoi, ça? demanda-t-il en se penchant vers le petit chimpanzé.

L’animal se redressa sur mes genoux et regarda le Mololo droit dans les yeux. Il poussa un petit cri et baissa la tête.

— Je l’ai trouvée dans la forêt, répondis-je. Sa mère a été tuée par un chasseur.

— Tu veux la garder avec toi? Quand elle grandira, elle te fera plein de problèmes. Tu vas voir! (Il rit et reposa son verre.) Comment tu l’appelles?

— Chimpanzé.